

A PROPOS DE L'APPROCHE ERGOLOGIQUE DE L'ACTIVITE

Texte préparatoire au séminaire « Des valeurs dans l'activité humaine »

16 juin 2011 – Université de Strasbourg – Louis DURRIVE

Quelques idées pour clarifier l'approche du thème.

1) La démarche ergologique

Yves Schwartz est un philosophe qui s'inscrit dans la lignée de Georges Canguilhem, lequel s'inscrit dans la lignée de Gaston Bachelard. Il est toujours question de *la vie humaine et la place de la connaissance scientifique*.

La démarche scientifique est une forme particulière parmi les différentes formes de savoir. Elle cherche à se dégager des milieux de vie, des moments d'histoire. Elle vise un idéal de neutralité : détachée des points de vue, des choix de la vie, en négatif ou en positif.

La démarche ergologique va en sens inverse. Elle cherche à se rapprocher le plus possible des milieux de vie, des moments d'histoire, des choix au nom de valeurs. Pourquoi faire ? Pour se mettre au service d'une vraie connaissance scientifique et aussi de la vie humaine.

Car il y a des tours de passe-passe, des usurpations, quand on joue sur les deux tableaux : ce qui tient du concept (qui se veut neutre) et ce qui tient de la vie (toujours colorée par les valeurs). Un exemple bien connu : « l'organisation scientifique du travail ». On reconnaît aujourd'hui que l'activité humaine ne peut pas être enfermée sans violence dans un modèle scientifique « neutre ». Cette imposture met à mal aussi bien la vie de l'être humain que l'idéal scientifique.

La science authentique doit se construire en dialogue avec la vie humaine, non pas contre elle. De nos jours pourtant, la confusion persiste : combien de gens souffrent de l'application aveugle, dans la complexité de leur vie, de modèles qui auraient soi-disant tout anticipé ?

La démarche ergologique préconise de produire de la connaissance authentique, sans imposture, en respectant à la fois la rigueur des concepts et la complexité de l'humain. Distinguer pour cela des niveaux de conceptualisation (appelés « épistémicités »). **Non plus tout modéliser de la même manière**, qu'il s'agisse d'un phénomène naturel ou d'un phénomène humain. Mais distinguer les modélisations (épistémicités) selon que l'objet de la connaissance a – ou n'a pas – de « débat de normes ».

La démarche ergologique se situe volontairement hors du champ des disciplines scientifiques, justement pour mieux alerter sur les usages du concept qui peuvent être légitimes ou usurpateurs. Elle se veut une « discipline de la pensée », au sens d'une ascèse au service de la connaissance et de la vie. Elle préconise un régime de production du savoir respectueux de la science comme de la vie, basé sur le dialogue entre les disciplines scientifiques et les formes de savoirs issus de la vie humaine (cf. *dispositif dynamique à trois pôles*).

2) Les valeurs et les « faits ».

Quand on pose la question de la connaissance, on pose inévitablement celle du « fait ». L'ambition de connaître, c'est de cerner les faits : ce qui existe réellement, ce qui est valide, vérifiable, non soumis aux opinions des uns et des autres.

Le piège, c'est de tomber dans une opposition caricaturale. D'un côté l'objet à connaître, de l'autre côté le sujet qui connaît. D'un côté, ce qui est objectif et qui serait le discours vrai – de l'autre côté, ce qui est subjectif et qui serait l'opinion douteuse, le parti pris.

Cette représentation est fautive. Elle laisse croire qu'il existe un monde réel directement accessible à la connaissance, sans médiation – le parasite étant alors l'opinion individuelle.

Le processus de la connaissance passe en réalité toujours par une interprétation.

Le rapport du sujet à la chose est renversé. Ce n'est pas le monde réel qui est premier, c'est l'être humain en tant qu'il est « centre d'interprétation ». *L'objet à connaître n'existe jamais par lui-même, dans l'absolu : il est toujours interprété.*

A partir de là, deux possibilités :

- (a) L'OBJET A CONNAITRE est interprété de manière subjective, dans l'expérience : tout dépend alors de notre évaluation, de nos **valeurs**, de nos opinions ;
- (b) Ou bien L'OBJET A CONNAITRE est interprété de manière objective, selon certaines théories : c'est la démarche de la science qui prend ses distances avec les **valeurs**.

Soulignons que la science reste une interprétation, malgré ses efforts de neutralisation. Autrement dit, elle tend vers une forme de vérité, d'objectivité, mais elle est forcément inscrite dans l'histoire humaine, donc en devenir (cf. *l'histoire des sciences*).

On voit mieux où se situe la démarche ergologique : dans la convergence des deux possibilités.

- D'un côté, cette démarche affirme que chacun est centre d'interprétation, centre d'évaluation (POINT A). *Proximité maximale avec le moment de vie unique.*
- De l'autre côté, elle affirme que la science procède par rupture avec les évaluations singulières (POINT B). *Prise de distance maximale avec le moment de vie unique.*

Elle tient donc l'interprétation par les deux bouts : le bout du concept et le bout de la vie. C'est ce qu'a fait G. Canguilhem.

Pour Canguilhem, tous les vivants – et pas seulement l'humain - participent à une **forme d'interprétation du monde**, parce qu'ils polarisent : ils découpent ce monde selon leurs préférences (valeurs positives) ou leurs rejets (valeurs négatives).

Par contre, **seul l'humain** est capable, dans la connaissance, d'aller au-delà de cette évaluation vitale, quotidienne. *L'humain seul en effet parvient à produire une connaissance en critiquant sa propre interprétation !* Il fait la chasse aux valeurs, pour approcher de la neutralité (« neutralité axiologique »). C'est la démarche scientifique, pour qui la seule valeur est la vérité de l'objectivité.

3) Agir au quotidien : des valeurs en jeu.

Lorsqu'une personne est formée professionnellement, elle maîtrise un certain savoir. Elle sait à l'avance que pour tel cas, il faut mobiliser tel type de réponse. Cette articulation élémentaire est valable pour toutes les professions. Et pourtant, ce n'est pas comme cela que les choses se passent dans la vie réelle. Jamais un homme de métier ne se contente d'appliquer « mécaniquement » la réponse au cas rencontré. Pourquoi ? Parce qu'il ne se rapporte pas au monde comme à un fait neutre. **Il l'interprète.** Il va bien sûr agir en fonction de la procédure qui fait norme dans le métier, mais aussi en fonction de ses propres fins, des enjeux qu'il perçoit sur le moment, des risques qu'il accepte de prendre. Son arbitrage peut changer la donne : il réoriente le fait ; il fabrique de l'histoire.

Voilà pourquoi il existe des **savoirs enfouis** dans l'activité, qui ne sont pas le décalque de ceux qui la précèdent. Ces savoirs, investis dans le « faire quelque chose », ont été mis en œuvre dans une action : non pas directement - car l'homme n'est pas un robot-, mais par la médiation de certaines **valeurs**. Ils ont à dialoguer avec les savoirs scientifiquement construits, ceux du métier par exemple.

La démarche ergologique essaie d'aller au plus profond de l'AGIR, pour analyser le rapport entre les savoirs et les valeurs. Mais de quoi parle-t-on, lorsqu'on mobilise ce mot « valeur » ?

Il y a d'abord les « valeurs vitales ». Elles caractérisent tous les êtres vivants. Depuis l'apparition de la vie jusqu'à son extinction, ces valeurs sont identiques à elles-mêmes. Elles correspondent à l'exigence que l'être vivant peut avoir pour être « en santé », ce qui doit-être **selon lui**, ce qui lui convient. Cela veut dire que la santé n'est pas un donné, c'est une conquête, une revendication permanente, une lutte – mais inconsciente.

Il y a ensuite des valeurs propres à l'être humain : des valeurs sociales. Les philosophes ont des perceptions opposées concernant ces valeurs. Platon les représente au-dessus de nous, comme des valeurs universelles qui nous dépassent. Nietzsche au contraire, les situe dans l'acte lui-même, celui de chacun d'entre nous, car chacun est centre d'évaluation.

L'hypothèse de l'ergologie tient là encore les deux bouts. L'être humain est en activité : dans chaque moment de sa vie, il essaie de « renormaliser ». Autrement dit, il essaie d'actualiser une valeur qui le dépasse. Par le biais de ces valeurs, il rapporte le monde à lui et réciproquement, il se rapporte lui-même au monde.

Mais attention : il n'y a pas de court-circuit entre la valeur et l'agir. Entre les deux, il y a la norme. Trois degrés d'analyse : *la norme antécédente* (c'est la **manière de faire** préconisée, enseignée, socialement valorisée) ; *le débat de normes* (car celui qui agit produit aussi des normes : il se pose la question « que vaut-il mieux que je fasse, ici ? », ce qui renvoie à un **débat** de soi avec les valeurs), et cela débouche sur *la renormalisation* (qui est un **observable** : voilà comment j'ai finalement tranché).

Exemple : untel choisit de trier ses déchets domestiques, au nom des valeurs de l'écologie. Cependant, ces valeurs-là, qui préexistent à son acte, ne le dispensent pas de la responsabilité de ses actes. Ainsi, la même personne, pour des raisons par ailleurs défendables, peut se trouver à conduire un 4x4 le week-end, contredisant en quelque sorte les valeurs de l'écologie.

Plusieurs remarques, à partir de cet exemple :

- a) On comprend que les valeurs sociales ont une histoire : contrairement aux valeurs vitales, les valeurs sociales se déclinent dans des actes concrets, au quotidien - des actes qui font que ces valeurs ont une histoire. La valeur de solidarité, par exemple, n'est pas définie exactement de la même façon selon les cultures et les époques.
- b) On comprend aussi la spécificité de l'être humain parmi tous les êtres vivants. Alors que le vivant **non**-humain ne fait qu'exister, l'être humain ne se contente pas d'exister, il fabrique un monde à vivre. Un monde à transformer, dans lequel il reconnaît ses semblables, donc *un monde commun* : et cela parce qu'il est confronté à un monde de valeurs.
- c) De la même façon qu'il y a des savoirs enfouis dans l'acte – donc « en adhérence »- et des savoirs détachés, indépendants des actes parce que stockés dans des livres, des ordinateurs, etc. – donc « en désadhérence » ---- de la même façon, pour les valeurs, il y a des valeurs enfouies dans nos actes singuliers et des valeurs « en désadhérence ».
- d) Ces valeurs qui sont en désadhérence - et en attente d'être actualisées dans l'agir concret de chacun d'entre nous - sont appelées : valeurs sans dimension. Justement parce que ce n'est qu'à travers l'activité humaine qu'elles seront dimensionnées. L'idéal d'éducation, par exemple, se concrétise dans l'histoire de chacun d'entre nous et dans des politiques particulières, datées, qui lui donnent une certaine dimension à un moment donné.
